

Expériences de la nature et axiologie

par Philippe Forget

Avec les arbres qui fleurissent autour de nous, verdissent, portent des fruits ; avec chaque touffe près de laquelle nous passons ; avec chaque brin d'herbe sur lequel nous marchons, nous avons des rapports réels, ils sont nos vrais compatriotes.

Gœthe

Malgré les avertissements formulés par le club de Rome, il y a presque cinquante ans, la dévastation de la terre se poursuit inexorablement. Les perturbations climatiques, la fonte des pôles et des glaces, la montée des eaux marines, la pollution de l'air et des eaux, des sols et sous-sols, la désertification, l'assèchement des nappes phréatiques, la déforestation et l'extinction d'espèces manifestent, entre autres symptômes, la défiguration continue de la nature que l'être humain habite. L'humanité subit les conséquences de la crise écologique que sa pression démographique contribue à accentuer ; d'immenses migrations, la concentration urbaine, des famines, de nouvelles épidémies (comme celle de la « vache folle »), composent la rançon sociale de la prédation mondiale. Le productivisme industriel et le consumérisme semblent être à l'origine de cette métabolisation destructrice de la nature par l'homme. Néanmoins, la dénonciation du phénomène ne date pas de notre époque. Déjà, au XIX^e siècle, plus précisément en 1869, Blanqui vitupérait la destruction de l'environnement et les ethnocides perpétrés par la soif de rendement et le messianisme occidental. « Depuis bientôt quatre siècles, écrit-il, notre détestable race détruit sans pitié tout ce qu'elle rencontre, hommes, animaux, végétaux, minéraux. La baleine va s'éteindre, anéantie par une poursuite aveugle. Les forêts de quinquina tombent l'une après l'autre. La hache abat, personne ne replante. On se soucie peu que l'avenir ait la fièvre. Les gisements de houille sont gaspillés avec une incurie sauvage [...] Il n'y aura pas assez de haines ni de malédictions contre le christianisme qui a tué, sous prétexte de les convertir, ces créatures sans armes [les populations primitives], contre le mercantilisme qui les massacre et les empoisonne, contre les nations qui assistent d'un œil sec à ces agonies. » Si nous suivons Blanqui quand il impute au pouvoir chrétien et à l'esprit de profit le saccage écologique de la planète, il importe alors de comprendre pourquoi ils tiennent en si peu d'amitié la vie cosmique et les êtres animés qui l'expriment.

Philosophie et naissance de l'idée de nature

Quand on parle de la nature, on croit désigner une totalité évidente, celle des choses et événements, au sein de laquelle l'homme vit, et qui conditionne son développement physiologique et biologique. L'être humain, sitôt né, est aux prises avec la nature qu'il subit ; et cependant qu'il la travaille par la main et l'esprit, il se met à affronter les vicissitudes de l'histoire qu'il forge. Sa vie organique en fait un être de la nature, mais sa vie historique semble en faire un être dans la nature dont il s'efforce de repousser les éléments néfastes et de cultiver les éléments bénéfiques. L'homme et la nature agissent l'un sur l'autre et pâtissent l'un de l'autre. Les penser unis et opposés, c'est les penser sous le jeu de la puissance. Mais aux yeux de l'Occident, ce jeu ne met pas en jeu les multiples êtres différents du monde, une pluralité de forces dont l'interaction formerait le réel vécu ; il est à l'inverse, posé par le seul esprit humain qui se conçoit désormais en face de l'unité des êtres multiples dont il élabore le principe sous le nom de nature. Derrière le fondement de la nature vécue, que cherche à découvrir la pensée réflexive, se cache la puissance du concept. La nature émerge de la conscience philosophique des choses. Les cultures traditionnelles ignorent, en effet, l'idée philosophique de nature. Le confucéen, par exemple, ne place pas l'homme « dans la nature », mais dans le Juste Milieu entre Ciel et Terre. L'hindouiste du Samkhya et du Yoga conçoit certes les notions de matière (Prākṛiti) et d'esprit (Puruṣa) ; toutefois, il ne les subsume pas sous un un-tout de la nature. En outre, il n'a rien à apprendre de la matière vive, devant au contraire se libérer de sa gangue. De même, dans le judaïsme, le mot de « nature » reste inconnu de la Torah. « Découvrir la nature, révèle Léo Strauss, est l'affaire du philosophe. Là où il n'y a pas de philosophie, le droit naturel est inconnu. L'Ancien Testament, dont on peut dire que le postulat fondamental est la négation implicite de la philosophie, ignore « la nature » ; le mot hébreu qui la désigne n'existe même pas dans la Bible hébraïque. Il va sans dire en effet que les mots « le ciel et la terre » ne recouvrent pas la même réalité que la « nature ». »

En Grèce antique, la reconnaissance des dieux précède celle de la nature. Les premiers poètes, les mages poètes, les bâtisseurs des cités hellènes, ont affaire avec les dieux. Les dieux nomment les puissances du monde qui entourent le séjour de l'homme et traversent sa vie. À travers leurs noms, les mortels connaissent et identifient les présences, les événements et les forces dont ils font l'expérience, pour le meilleur ou le pire. La naissance du soleil éclaire leur pas comme leur esprit ; l'élan amoureux les possède ; la rage guerrière les transit. Apollon, Aphrodite, Arès incarnent chacun une polarité de la vie cosmique auquel le mortel participe et qui l'affecte. Les dieux expriment fragmentairement la totalité dynamique que forment les liens de soi au monde, à autrui et à soi-même. Les dieux ne sont pas des représentations intellectuelles d'événements ou d'éléments du monde ; ce sont

des vécus-de-monde, des modes du monde, agi et subi, que le mortel décline au fil des jours et des nuits. Le monde se donne à vivre au travers des puissances polaires qui qualifient et colorent l'existence humaine ; affecté par les puissances, l'être humain comprend qu'elles lui adressent un destin dont il doit apprendre à interpréter les signes. Les dieux sont multiples comme le sont les expériences affectant et configurant l'existence.